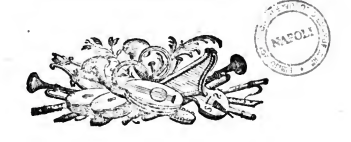
ÉSOPE
A LA COUR,
COMÉDIE HÉROYQUE,
DE BOURSAULT;
NOUVELLE ÉDITION;

Corrigée & conforme au Repertoire du Théatre Français.

Prix, vingt-quatre sols.



A TOULOUSE,
Au Magasin général des Pièces de Théâtre,
Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

CRÉSUS, Roi de Lydie.

ÉSOPE, Miniſtre d'État.

TIRRENE, } du conſeil de Créſus,
TRASIBULE, } ſecrets ennemis d'Éſope.

IPHIS, Favori diſgracié.

ARSINOÉ, Princeſſe, parente & maîtreſſe de Créſus.

LAIS, Confidente d'Arſinoé.

PLEXIPE, Fade Courtiſan.

RODOPE, Maîtreſſe d'Éſope.

LÉONIDE, Eſclave de Thraee, Mere de Rodope.

CLÉON, jeune Colonel.

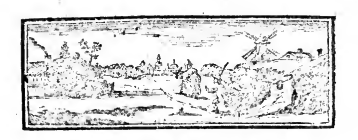
Mr. GRIFFET, Financier.

ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.

LICAS, Domeſtique d'Éſope.

GARDES.

La Scene eſt à Sardes, Ville Capitale de Lydie.



É S O P E A LA COUR,

COMÉDIE HÉROYQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus long-tems le ſilence;
Ma haine, pour Eſope, a trop de violence.
Créſus, infatué d'un objet ſi hideux,
Le voyant de retour, nous néglige tous deux.
Notre zele eſt ſuſpect, quelque pur qu'il puiſſe être;
De l'eſprit de ce Prince, il s'eſt rendu le maître:
Pour l'obſéder lui ſeul, il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abîmer, vous héſitez?

TRASIBULE.

Moi!

TIRRENE.

Vous.

Quel ſujet vous oblige à différer ſa perte!
Prenons l'occaſion qui nous en eſt offerte.
Nous avons de ſa fourbe un fidele témoin.

A détromper Créfus appliquons notre foin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant fon voyage il faifoit d'ordinaire.
Ebloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit vifiter le matin & le foir.
Ne le détournons point de fa premiere route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Créfus, ayant fait tout le tour,
Avec un bien immenfe il en eft de retour,
Et fon tréfor groffi, groffira la tempête,
Qui demain au plus tard doit écrafer fa tête.
Soyez dans votre haine auffi ferme que moi,
Et croyez. —

TIRRENE.

Parlez bas, il vient avec le Roi,
Du retour de ce traitre il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE, IPHIS, *Suite.*

CRÉSUS, *à Tirrene & Trafibule.*

TRouvez-vous au Confeil à l'heure accoutumée,
Allez. Demeure Efope ; & vous, Iphis, fortez.

IPHIS.

Ah ! Seigneur, fe peut-il qu'après tant de bontés. —

CRÉSUS.

Mon ordre eft une loi : c'eft moi qui vous l'annonce,
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponfe.

IPHIS.

Si mon zele. —

CRÉSUS.

Je hais les difcours fuperflus.
Iphis, fortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits, des endroits d'où tu viens,
Qui ne fassent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été, par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes :
Tous les hommes en ont, & les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit, les éleve assez haut,
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même :
Regle ce que je dois, suivant ce que je puis.
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie :
C'est à vous que mon zele a consacré ma vie ;
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser, fasse ce que vous faites ;
Qu'au gré de la justice il regle son pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts, il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire ?
Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité.
Tout se farde à la Cour, jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée,
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée ;
Et l'on étale aux Rois, d'un plus tranquille front,
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a regné ;
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?

Les Rois qui sur ma tête ont transmis la couronne,
Ont eu, quand ils regnoient, tous les noms qu'on me donne;
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont,
Les auront, à leur tour, pendant qu'ils regneront.
Par là je m'apperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma Cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité qui par-tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître.
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune, & peut être assez loin du tombeau;
Mais que sert un long regne, à moins qu'il ne soit beau?
De ton zele pour moi donne moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui, pour veiller, défendre & régir leurs Etats,
En sont également l'œil, l'esprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire;
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vu plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athenes;
Pour en vaincre encor un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquérant, un Roi peut être Auguste,
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice, & fleurir les beaux Arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous révere,
C'est en être, Seigneur, le véritable pere;
Et pere de son peuple est un titre plus grand,
Que ne le fut jamais celui de Conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidèle.

CRÉSUS.

Eh! qui fait mieux que moi la grandeur de ton zèle?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens;
Et de ceux du dehors, passe à ceux du dedans;
Examine ma Cour, & n'y souffre aucun vice:
Bannis en les abus, chasses-en l'injustice:
Ta bonté, pour le peuple, a pris des soins si grands.—

ESOPE.

Que le peuple & la Cour, Seigneur, sont différens!

Quoiqu'on nomme le peuple un monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de juſteſſe :
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe.
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer ?
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'appuyer ?
Tous rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent ;
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qui s'embraſſent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſait que vos yeux en ſeront les témoins.
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire :
Cet autre, en plaiſantant, devient ſexagénaire :
Et l'on arrive ainſi, preſque en toutes les Cours,
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être.
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu, ſans qu'ils ſachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidèle tableau que tu me viens de faire ;
Mais un trait important que tes ſoins ont omis,
Un Roi ne ſait jamais s'il a des vrais amis.
De tant de Courtiſans, qui toujours ſur mes traces,
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis diſtinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour ſavoir ſi l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans Diadême ;
Et dans mon premier rang être enſuite remis,
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que ſais-je qui me flatte, ou qui me rend juſtice ?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudiſſe :
Et ſi l'on prévoyoit ce que je dois penſer,
On m'applaudiroit même avant de m'écouter.
Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois,
Que lorſque de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHERE.

FABLE.

PAr cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant su d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit fidèle,
Que souvent tels & tels dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zèle;
En voulant par lui-même être mieux informé,
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthère,
Apres à la curée, & qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guère.
» Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire.
Alors faisant sen[illegible]ant d'être encor dans l'erreur,
Et [illegible]orer leur artifice,
Il leur pr[illegible]pose une injustice,
Dont lui-[illegible]ême avoit de l'horreur.
» Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose;
» Et sur-tout que ma gloire aille avant toute chose;
» Je n'ai rien de plus important.
Ce que vous proposez est juste & nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercénaire;
Et rien ne le fut jamais tant.
» Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
» Reprit doucement le Lion;
» Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune,
» Que de voir croître leur renom.
Seigneur, répond encor la bande insatiable,
Quelque dessein que vous ayez;
Pour rendre une chose équitable,
Il suffit que vous le vouliez.
» Dangereux Conseillers, Adulateurs infames,
» Dit le Lion terrible en élevant sa voix!
» Je trouve de si basses ames,
» Indignes d'approcher des Rois.
» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles Agneaux & du Chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi:
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi.

D'un

D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrace
Les animaux qui briguerent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois Léopards il eut le même jour,
A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire,
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.
Pour expliquer l'Enigme & dévoiler l'emblême;
Croyez-vous qu'un Monarque aussi grand que vous-même,
Ne fit pas une belle & louable action,
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion?
De ce trait d'équité, plus que d'une victoire,
Vos Sujets dans leur cœur garderoient la mémoire:
Et ceux qui sont admis dans le conseil des Rois,
En donnant leur avis, y penseroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchise;
C'est une liberté que vous m'avez permise;
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
Et par tant de raisons, sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur!

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux,
Qui me soit plus fidèle, & qui me serve mieux?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances,
Que toi qui fuis le bien, & qui hais les dépenses?
En quelle occasion les peux tu dissiper?
Est-ce au surperbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverses manieres,
Te voit-on dépeupler les airs & les rivieres?
Et pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton maître en Palais somptueux?
Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre;
J'ai depuis peu de jours quelques soupçons légers,

D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe, & qui soupçonne, doute :
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute ;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ESOPE, LAIS.

ARSINOÉ.

Quoi ! le Seigneur Esope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ?
Et son zèle se borne à me voir une fois,
Après s'etre éclipsé pendant cinq ou six mois ?
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiege,
Mon sexe & ma naissance ont quelque privilege.
Quand j'estime quelqu'un, je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage ?
J'écoutois vos avis, estimés de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous & n'en suiviez aucun.

LAIS.

Il a raison, Madame, & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincere ;
Il ne donne jamais que d'utiles avis,
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne sais ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'ils n'y sont pas,
Vous seriez mariée & contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAIS.

Oui, sans doute, & choisir dans le rang le plus haut :

Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chere,
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guere.
Quelque beau petit Prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire auroit l'heur d'être né ;
Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire,
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats,
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime & qui me plaise,
Que le trône d'Argos & que celui d'Ephese,
Sans en savoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma patrie éloigner à regret.
Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

ESOPE.

Vous, Madame, par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie,
Et de tous vos pareils le Trône est la patrie.
Vous seriez étrangere en un dégré plus bas.

LAIS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas.
Pour monter sur un Trône il n'est rien qu'on ne quitte ;
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite. —

ARSINOÉ.

Laïs !

LAIS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand Roi vous plût ;
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut ;
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos est laid : celui d'Ephese est vieux :
Ne dissimulons point ; Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune & belle ;
Et vous seriez un couple à servir de modèle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAIS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande,
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplaira pas.
Qui pourriez-vous trouver, vous & lui, qui vous vaille ?

ESOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,

Madame obligez-moi de me le commander.
Votre gloire eſt d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois aſſez pour oſer vous promettre
Que me la confier ce n'eſt point la commettre.
Eſt-il un ſort plus beau que d'aſſervir trois Rois ;
Croyez-moi, hâtez-vous de choiſir un des trois.
L'ordinaire deſtin des beautés difficiles,
Eſt d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point du bien, quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HERON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me ſemble avoir lu dans beaucoup de volumes,
Que lorſqu'on veut trop prendre, on eſt ſoi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ſes plumes,
On faiſoit pour les Rois des égrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la perche & la truite,
Aucun autre mets qui lui plût ;
Broches, carpe, tanche & la ſuite
Etoient pour ſon goſier de poiſſons de rebut.
Un jour d'Été, dès les quatre heures,
Que le poiſſon rentre en ſes trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroient preſque tous.
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche ;
N'ayant pas ſi matin l'appétit bien ouvert,
Ne voyant ni truite, ni perche,
Il ne fit pas ſemblant d'avoir rien découvert.
Sept heures ſonnent, huit, & ſon appetit s'ouvre ;
Alors dans la riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien, il ne découvre
Qu'une écreviſſe & deux goujons.
Pour un oiſeau ſi vain, une ſi mince proie,
Loin de le contenter redoubla ſon dedain.
Cependant le temps paſſe, & durant qu'il tournoie,
L'exercice augmente ſa faim.
Qui le croiroit ? Le Héron difficile,
Qui mépriſa tant de ſi beau poiſſon.
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.
Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expoſe rien qui tous les jours n'arrive.
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille à ſeize ans ſouffre à peine les vœux ;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en préſente ;
Et tout lui paroît bon, quand elle en a quarante.

Sans faire des Amans un si long examen,
Il faut aller au but, & le but est l'himen.
L'âge que vous avez est le tems où l'on charme.
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre Héron m'allarme;
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du Limaçon.
Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante stérile est maudite des Dieux.
Qu'est ce qu'une Princesse & vertueuse & belle
Peut faire de meilleur, qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple, & qui puisse à son tour,
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau tems faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas; elle est folle

ESOPE.

Elle est sage;
Et raisonne si bien sur ce que nous disons,
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive;
Et chacun dans l'Automne a des remords cuisans,
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOÉ.

Est il une vertu qui soit plus nécessaire?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât!
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,
(Vertu sublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu, je me retire.
Songez à votre sort en faisant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame; & de plus, à ce que je vous dois.

LAIS, *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait, si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

Ah, Monſieur ! que de joie après ſix mois d'abſence,
Dans les murs de Sardés cauſe votre préſence !
Chacun faiſant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aſpiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur ſincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révere ;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ESOPE.

Je ſuis très-redevable à votre empreſſement.
A quoi, dans vos deſſeins, puis je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !
Le bonheur de Créſus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un. —

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire,
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens ;
Et comme apparemment aucun ne les ſoupçonne,
Ce ſont. —

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne.
Peut-être foible & prompt, chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.

Je ne veus point ſavoir qui ſont ceux qui médiſent;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent,
Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager,
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâment ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre & ſans ſuite. —
Soit qu'on eût de la haine, ou qu'on fût en courroux. —
Je ſais confuſement qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſais rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſavez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi ſur mes amis me donner du ſoupçon !
Croyez-vous ne manquer que de mémoire ?

PLEXIPE.

Eh non.
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE de mauvais débit.

FABLE.

APollon & Mercure étant brouillés là-haut,
Ne ſavoient ici bas où donner de la tête;
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut,
Jamais de l'indigence on n'a chaumé la fête.
» Que de viendrons-nous, dirent-ils
» Si Jupiter ne nous rappelle ?
Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils
Eſt un art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Alguazils;
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la Juſtice criminelle.
L'ingénieuſe pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de ſureté
A faire un louable commerce.
Mais comment, ils n'ont rien, argent, fonds ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire.
Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être poſtés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du peuple & de la chalandiſe,
Chacun dans un bel Ecriteau

Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien,
Que de toute la foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de mémoire en fournit la contrée ;
Mais le Marchand d'esprit a peine fut-il vu,
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle ;
» Messieurs, dit il, Messieurs, tournez ici vos pas ;
» De quoi la mémoire sert-elle,
» Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompage pas ?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,
Apollon avec sa lyre
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa Marchandise il n'eut point de débit :
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.
Si l'on tenoit encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire ;
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once, & le mettre en usage,
Que de faire à la Cour un si bas personnage ?
Ceux dont vous observez les discours & les pas,
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas ;
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide ;
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois, le plus lâche aujourd'hui,
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous, je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zèle une autre récompense.

ESOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire, & l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

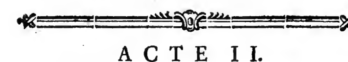
DAns votre appartement Rodope va se rendre ;
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ESOPE

ESOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire;
Je sais par quel moyen on les force à se taire;
Et pour me venger d'eux, je vais vivre si bien,
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

VOus me suivez en vain. Souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'assemble;
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble:
J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi,
Pour ne pas me résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roi dans un moment vient ici

RODOPE.

Qu'il y vienne.
Jusqu'à ce qu'il y soit je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas.
Tout difforme & hideux que vous paroisse Esope,
Ne vous en flattez pas, infidèle Rodope;
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu,
Je vous abuserois, si je vous l'avois tû.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords seront vains, si nous faisons divorce :
Pensez y bien, de grace, avant d'en venir là ;
Et si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure.—

ESOPE.

Epargnez-vous des sermens superflus :
Vous étiez vertueuse, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RODOPE.

Si c'est là mon portrait, & que je lui ressemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire ;
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et partout où je vais, les filles que je voi,
A peu près de même âge, ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une maniere aisée;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout ;
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout
De quoi vous plaignez-vous ? Je suis votre doctrine.
Veut on rire ? Je ris. Badiner ? Je Badine.
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah ! Rodope ! Rodope ! à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie !
Mon cœur, qui, sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite ;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris ;
Qu'un air libre, enjoué, siésoit bien à votre âge ;
Mais, Rodope, un air libre est-ce un libertinage ?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords au moins vous vous sentez capable ;
Profitez des leçons que contient cette Fable ;
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur, & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ASNE.

FABLE.

L'Asne d'un Jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs,
Une foule de gens le suivoient à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin ;
Pour se faire maudire, il suffit qu'il se montre :
Ceux qui le suivoient le matin,
Le soir évitent sa rencontre.
» Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier ;
» Ces effets différens ont différentes causes ;
» Ce matin tu portois des roses,
» Ce soir tu portes du fumier :
» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur.
» Tant on devient effroyable
» Quand on perd sa bonne odeur.
Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable ?

RODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'âne du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses,
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses ;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, & coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce, & la vertu chagrine :
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine ;
Et croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver les dehors.
Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames ;
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les desirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment.
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le sont à huit-clos,
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse, & d'esprit & d'appas !
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modèle,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle !

Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompai-je ? Etes-vous fidèle à votre gloire ?
Tâchez, s'ils est possible, à me le faire croire ;
Vous aurez peu de peine à me persuader ;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider ;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures.—

ESOPE.

Trop pour d'innocens appas ;
Trop peu, si j'ai raison, & qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le Roi vient. Retirez-vous, de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

SCENE II.

CRÉSUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang.—

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Assis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes Sujets de leur Roi souhaitent l'hyménée ;
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils, s'estimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuisé par les guerres
Qui fatiguent son Peuple & désolent ses Terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille, & demander la paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa fille ;
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille :
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux.
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup d'œil assujetti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon Trône étant joint,

Sans doute ma puissance iroit au plus haut point.
Pour balancer mon choix cette raison est forte ;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte,
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zèle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit ; pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flatter votre amour.
Une si vertueuse & si belle princesse ;
D'un Monarque si grand mérite la tendresse ;
Mais les raisons d'Etat, qui, par d'austères Loix
Sont aussi les raisons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur sincere,
Qu'à l'hymen d'un grand Roi l'amour n'assiste guere ;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans, qu'ils émeuvent, désarment ;
Mais des yeux si charmans, & des attraits si doux,
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes,
Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appas que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant.
En devenant l'époux de la Princesse Argie,
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie ;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler ?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'est de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la guerre, & des maux quelle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux & les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere :
Tel embrasse son fils qui regrette son frere ;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-mêmes,
Et lorsque de l'hymen ils subissent les loix,
C'est à la politique à leur prescrire un choix :
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,

La Phrygie & la paix ont plus de charmes qu'elle,
L'intéret de l'Etat me fait parler ainsi.
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Esope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq des mieux hûpés,
En rodant par son voisinage,
D'une jeune Poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux & le cœur également frappés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle;
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés,
Et tous deux pénétrés de la même tendresse;
Du matin jusqu'au soir ils se voient sans cesse,
Et ne se voient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs séveres parens autrement en ordonnent.
Le pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulette:
En vain de sa rigueur il gémit & se plaint,
Il faut qu'il obéisse, ou qu'il fasse retraite:
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabanne;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epouser en pestant une Poule Faisanne.
Ces époux, dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoit des murmures:
Quand la Faisanne l'appelloit,
Il croyoit ouïr des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.

Il faut que pour bien vivre ensemble,
L'amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble;
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.
Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Les différentes mœurs, le différent langage,
Ne sont pas les liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat,
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roi de Phryyie,
Accordez-lui la paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis;
Vos États seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite,
Que le bonheur du Coq, s'il eût eu sa Poulette.
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé:
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touchez bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a déclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidèle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfere vos avis;
Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis:
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place!
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices;
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal,
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelqu'autre,
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts:
Crésus avec raison l'extermine & l'assomme;
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme:
A vous en défier vous avez intérêt.
Il est fourbe, méchant.—

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plait,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable?
Sa peinture & la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie aussi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot, tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

PRès de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde,
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sur son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour,
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un tems calme & serein,
Il survint tout à coup un furieux orage.
Les vents en un moment agiterent les airs,
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asyle;

Et

Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face,
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent,
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insulterent tour à tour,
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
» Suivez-nous, & vous ferez bien,
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables;
» Ce Figuier, déformais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien.
» Pour moi dit une Tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétens partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur.
» Il m'a fait tant de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours,
» Dans quelque disgrace qu'il tombe.
» Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un Rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits & forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asile!
Combien au tableau qui paroît,
En voit-on qui sont tout semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.
Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour;
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux, le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié;
Votre infidèle cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que direz-vous de moi, qui n'ai fait rien pour vous?
Iphis. — Mais je me trompe, ou c'est lui qui s'approche
Adieu. De sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement le connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

TIRRENE, TRASIBULE, IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Jamais vit-on disgrace & plus prompte & plus forte?
Que mon fort cher Tirrene, est cruel!

TIRRENE.

Que m'importe?

IPHIS.

Qu'entends-je! Trasibule aura plus de bonté.
Mon Malheur. —

TRASIBULE.

Quel qu'il soit, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel! Trasibule & Tirrene me fuyent!
Que d'affronts à la Cour les malheureux essuyent!

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici par ordre exprès du Roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi;
En des plus dignes mains, je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussai-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre,
Voyez auprès du Roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Respect, zèle, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout, m'insultent lâchement;
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous qui ne me devez que de l'indifférence,
En voulant me servir vous déplairez au Roi.

ESOPE.

Eh qui soupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.
Ce qu'a de plus horrible une chûte si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute.
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui sans raison me le suis attiré:
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roi pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois?

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois?
Hier dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dit ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit tenir du grand homme;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un dégré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il, d'un air fier, mais auguste;
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lorsqu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
» Je reprends mes bontés, & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice;
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
» Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi! pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures;
Il faut bien d'autres soins, & bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit, qui de chaque côté,
Présente un précipice à la sincérité.
Les Rois & les Flateurs étant de même date,
Il n'est dans l'Univers aucun Roi qu'on ne flate;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leur dire,
Et prendre garde encor, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roi que pour vous je ne fasse:
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,

Qu'eussions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jettons que le Roi fait valoir ;
Comme souverain Maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un on nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes rien;
Sur-tout souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes:
La fortune, en aveugle, ouvre ou ferme la main.
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la morale.

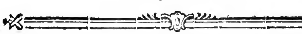
LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie,
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table?
» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que donnant l'essor à mon zèle;
» Je saute quelquefois sur vous?
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manege-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement, que flatée, applaudie,
Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raison,
La Guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son Maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin, en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un Maître si bienfaisant.
» Ah! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître!
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt;
» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son Maître.
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grace employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres,
Elle fut mise dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,

Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des Rois, où la grandeur entête;
Le sort des Favoris qui s'osent oublier.
Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire;
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus, & faire mon devoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

Esope ne suit pas?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle.
Quel Ministre à son Roi fut jamais plus fidèle?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laissez-nous.

SCENE II.

CRÉSUS, ESOPE.

CRÉSUS.

Mon aspect t'embarrasse;
De l'indiscret Iphis tu demandes la grace.
Je sais que la clémence est la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a fait est-elle pardonnable?
Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en presser?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace;

Par des vaines raiſons excuſer ſon audace :
Je vous l'ai déja dit : c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témérité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſouhaite,
Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite ?
Le trouble où je vous vois me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez.
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre ?

ESOPE.

Non.

Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage ;
Au lieu qu'il vogue à l'aiſe, & ne craint nul aſſaut,
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
Iphis n'eſt pas le ſeul à la Cour qui s'oublie,
Et qui devienne ſage après une folie.
Combien en a-t-on vu de toutes qualités,
Qui pendant leur jeuneſſe, imprudens, emportés,
Dans un âge plus mûr dépouillés de tous vices ;
Vous ont rendu Seigneur, de ſignalés ſervices !
Rendez-lui vos bontés. Senſible à ce bienfait,
Il vous rendra ſervice encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me ſuggére une Fable,
Qui peut être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur, c'eſt mon dernier moyen ;
Ce que je vous demande eſt de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, ſi ma Fable eſt frivole.

CRÉSUS.

J'écoute, ſouviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

UN Lion endormi, s'éveillant en ſurſaut,
Rencontre un Rat ſous ſa patte.
Comme un Lion eſt fier, & qu'il a le ſang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate :
Pour appaiſer ſon courroux,
Le Rat, que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux,
Et d'un ton ſuppliant lui demande ſa grace.
» L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire,

» Et la clémence d'un Roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre Majesté
» Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en répentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours;
Quand le destin nous menace,
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le Rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler, cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde,
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien:
Et par bonheur tout succéde si bien,
Tant de fortune à son zèle s'accorde;
Que du Lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.
Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tel que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.
Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucez?
Vous ne répondez rien?

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse;
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur. —

CRESUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche

Pour me persuader que ta bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop long-tems attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie,
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

SCENE III.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Bon jour, Monsieur.

ESOPE.

Bon jour : que voulez-vous, Madame ?

LEONIDE.

Eh ! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni sœur,
Qui jamais ait été Madame ni Monsieur.
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace est mon pays, & j'y suis née esclave;
Ce que je vous apprends montre assez que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on se moque de moi.

ESOPE.

Hé bien ! ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile ?
Qui vous fait de si loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raisons sans distinguer les rangs;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence;
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-tems ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrace,
Je me répentirois d'avoir quitté la Thrace;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur; & sans doute une qui m'est bien dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu,
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu :
De Rodope.

ESOPE.

ESOPE.

Rodope ? Elle qui plaît, qui brille ;
Rodope, dites-vous ?

LEONIDE.

Hé ! bons Dieux ! quelle fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront.—

ESOPE.

Elle ! Rodope ?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront ;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola ! quelqu'un ?

SCENE IV.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE, *à Licas*

Voyez si Rodope est chez elle,
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

Licas sort.

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur. Je l'aime ; & quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort, j'en aurois du regret,
Je le sens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere ?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mere ?

ESOPE.

Vous, sa mere ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur. Si cet aveu lui nuit
Je consens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru sa mort certaine,

Un Marchand de Sardis qui vient à Clazomene,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours; j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins, j'ai la doulour amere
De trouver un enfant qui méconnoît sa mere,
Et contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin:
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue.

ESOPE.

Rodope est votre fille! & vous a méconnue!
Est-il bien vrai? Vos yeux en sont-ils les témoins?
Et n'y mêlez-vous rien, ou de plus, ou de moins?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LEONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ESOPE.

La pauvre femme a peut-être raison.
Rodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le Ciel des gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait ennobli sa race,
En l'avouant pour pere, on croit lui faire grace;
Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.
Ce n'est pas envers vous tout à fait même chose,
Rodope de son sort elle seule est la cause;
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LEONIDE.

Est-ce un juste devoir de ne pas me voir?

ESOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant, avoir l'ame ravie.
Eh que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie?
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.



SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

Rodope fuit mes pas, & va fe rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE, *à Licas.*

Conduifez cette femme à la chambre prochaine;
Et fur tout ayez foin de la placer fi bien,
Que de tous nos difcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rodope m'étonne.

SCENE VII.

RODOPE, ESOPE.

RODOPE.

Je viens favoir de vous à quoi je vous fuis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi, je vous préviens,
Sûre que vos momens font plus chers que les miens.
Que vous plait-il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle,
Que bien des Courtifans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but eft qu'une Fable inftruife, plaife, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, j'en ferai fatisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous fans flaterie.

ESOPE.

C'eft ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plufieurs endroits avoit groffi fa courfe,
Avec indignité défavoua la fource
Qui l'avoit en naiffant fait un fimple ruiffeau.

Ingrat, lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnois mal ma tendresse & mes soins!
Quelque juste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.
Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?
Vous pleurez!

RODOPE.

Est-ce à tort? Je suis au désespoir,
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à de chimères vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines,
Semblable au Fleuve ingrat né d'un foible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une Esclave étrangère,
Par orgueil, comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ESOPE.

Vous, Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas;
» Hé bien, m'a-t-elle dit en versant quelques larmes;
» Rassurez-vous, Rodope, & n'ayez point d'alarmes;
» Prête à m'aller rejoindre à mes propres aïeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux,
» Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et pour s'en retourner est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma mere;
Plus elle est malheureuse, & plus elle m'est chere.
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est-il croyable?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême;
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?

Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours,
Ma mere à qui tout manque, a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zèle un peu de bienséance ;
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme, & la peur de rougir :
Votre faute est secrete, & deviendroit publique,
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris désespéré, confus.
Quelques rudes qu'ils soient, en mérite encore plus.
Soupçonnés d'artifice un repentir sincère,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere.
Loin que votre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours.
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos, ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux dévancer que voir ses funérailles.
Adieu.

SCENE VIII.

LEONIDE, RODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
haut.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
Venez, ma chere fille. —

RODOPE.

Eh ! ma mere, est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chere ?
Et reconnoissez-vous qui méconnoit sa mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour !

ESOPE.

Je vous ait fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope ; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous-même.

à Leonide.

Ayez pour votre fille une tendresse extrême.

à Rodope.

Et vous, à l'avenir soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre, & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, LAIS.

LAIS.

AU plus riche des Rois vous voilà presque unie,
Il n'y manque plus rien que la cérémonie;
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre sang devoit ce privilége.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je?
Je voudrois bien. ——

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur; Laïs, suivroit de près le mien;
Mais j'y vois un obstacle.

LAIS.

Hé quel est-il?

ARSINOÉ.

Rodope.

Elle a fait ce matin sa paix avec Esope.
Tu sais en quelle estime il est auprès du Roi,
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui? Lui, Madame!

ARSINOÉ.

Esope est né dans l'indigence;

Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Esope sans naissance, & dans une posture. —

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure !
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois tu bien Esope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout écloppé ;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Esope a l'esprit net, affable.

LAIS.

L'esprit net, il est vrai ; le corps indéchiffrable :
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois je de lui !
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre ;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre;
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie ;
De la contagion elle s'est garantie :
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien ;
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préserve ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente.
Le voici justes Dieux ! détournez un tel coup;
J'aime mieux mourir fille, & c'est dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOÉ, LAIS.

ESOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre;

Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roi. ——

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés, qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de Reine est dûe à vos vertus;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pu faire plus?
Je n'oublierai jamais qu'à la premiere vue,
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux;
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape, & regagna la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole;
Un manan à pieds nuds, qui la voit s'y ranger,
Fait, d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa flèche la plus fidèle,
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la Fourmi qui le guétoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pied,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit, que l'oiseau prend la fuite.
Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ

ARSINOÉ.

Il eſt vrai qu'un bienfait n'eſt jamais ſans ſalaire ;
N'eût-on que le plaiſir que l'on goûte à le faire.
Epouſe de Créſus, que mon ſort ſera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain aſſociée à ſon pouvoir ſuprême,
Comme de votre bien uſez de mon crédit.

ESOPE *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit
Tantôt d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne :
Et ſur qui que ce ſoit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main eſt toute prête.

LAIS.

Moi, Monſieur, de Rodope enlever la conquête ?
Que diroit-elle ? Non, je rends grace à vos ſoins ;
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une eſtime ſincere ;
Pour de l'amour — tout franc, vous n'en inſpirez guere ;
Et vous ſavez le ſort de quantité d'époux,
Qui, ſans vous offenſer, ſont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut comme un autre, éprouver ce ſupplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez, c'eſt être ſage, & l'être au dernier point ;
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente
Aimez, & qu'on vous aime, & vous vivrez contente,
C'eſt le ſort le plus doux.

SCENE III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

EH, bon jour, mon Patron ;
Baiſez-moi, je vous prie. Encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en ſuis ſûr, l'Epitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne ſe porta ſi bien.

ESOPE.

Ma ſanté, par malheur, ne vous eſt bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service ?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter, & me rendre justice ?
M'en offrir un moyen, c'est flatter mon desir,
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause;
Rien ne m'est plus sensible, & ne me touche tant,
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là dessus, & viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, & j'en sais la manœuvre.
Expert dans ce métier, je distingue d'abord
D'une Armée ennemie, & le faible & le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Er pour m'aider sous main à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.
Je vous préfére à tous, tant je vous crois fidèle.

ESOPE.

Pour le couler à fond ? La préférence est belle !
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là ?

CLEON.

Pour mettre un habile homme à la place qu'il a.
J'en sais-un : avec vous je m'explique sans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre :
Fier sans être orgueilleux, doux sans être soumis,
Estimé des Soldats, & craint des ennemis;
Enfin, ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-tems à la Cour où nous sommes.
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au Roi.

ÉSOPE.

Hé quel est, s'il vous plait, cet habile homme ?

CLEON.

Moi.

ESOPE.

Vous ?

CLEON.

Oui. Je vous surprens de ce que je me nomme;
Hé ! qui sait mieux que moi que je suis habile homme ?
La modestie est belle, enchassée à propos;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous en à moi; je sais un peu la carte :
Quand on a mes talens, rarement on s'écarte.
Me proposer au Roi, ce sera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir;

Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie,
Que de m'en procurer une équitable voie;
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier?
Parlez-moi d'élever, & non pas de détruire,
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLEON.

Il est permis, parbleu d'obliger ses amis,
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un, faut-il en perdre un autre?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux,
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon! C'est bien à la Cour que l'on a du scrupule!
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule,
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait;
Et pourvu qu'à son but un Courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec soin le matin & le soir
Celles que sans foiblesse un grand Roi peut savoir;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur si les Rois en usoient tous ainsi!
L'envie au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DECREPIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit au tour de lui nombre de Courtisans,
Qui par grimace ou non, lui témoignoient leur zèle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion,
Qui jura de punir un audace si grande.

Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au Roi des animaux ;
Et d'un ton assuré : » Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des Sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de Votre Majesté.
» Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un Loup écorché vif
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire,
Et ceux qui du Renard l'avoient oui médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.
Messieurs les Courtisans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la Cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens maîtresses :
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être ;
Et si de vos aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus :
C'est la plus juste voie & la plus raisonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable ?
Le bon ami !

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, c'est vous qui criez !
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitez à faire une injustice,
Et vous murmurez, vous qui me la proposez,
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposés !
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse ?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ESOPE.

J'y ſuis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me propoſez rien dont pour vous je rougiſſe;
Et vous verrez alors ſi je rends bien ſervice.
Vous ſeriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLEON.

Savez-vous de quel ſang j'eus l'honneur de naître?

ESOPE.

Oui.
Vous avez des aïeux dont la gloire eſt inſigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne,
Tâchez —

CLEON.

Point de leçons. Je ſuis, graces aux Dieux;
Plus habile que vous, quoique je ſois moins vieux.

ESOPE

Je le crois: J'ai de l'âge, & n'ai point de ſcience,
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre & par-tout, la générоſité
Eſt ce qui ſied le mieux aux gens de qualité;
Et quiconque eſt formé d'un ſang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon deſſein eſt de perdre Ariſton.
Voulez-vous m'y ſervir?

ESOPE.

Pour cela, Monſieur, non.
Si c'eſt le ſeul motif qui vers moi vous amene,
C'eſt, à vous parler net, une viſite vaine.

CLEON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monſieur,
Qu'un Miniſtre inutile eſt un vrai ſerviteur?
Lorſqu'à vous encenſer tant de monde travaille,
Eſt-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le préſumez-vous?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet
Auroit aſſurément grand tort ſur mon ſujet.
Autant que je l'ai pu, pendant une heure entiere,
Je vous ai combattu d'une honnête maniere;
Mais les coups éloignés ne vous émouvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle-pourpoint.
Puis donc qu'à votre inſulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde;
Je le ſais: mais le Ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un eſprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,

Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang,
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métail.
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être. —

CLEON.

Je ne suis point Soldat, & nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon Colonel, & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel, qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance & contre la justice.

CLEON.

Adieu Monsieur: bientôt — Je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE, *seul.*

Peut-on être si noble avec un cœur si bas!
On dit que la Noblesse a la vertu pour mere:
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guere;
Et pour un qui l'imite, & qui fait son devoir. —
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE V.

M. GRIFFET, ESOPE.

M. GRIFFET.

Vous voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Aïeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné:
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte.
(*à M. Licas.*)
Holà! S'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
(*à M. Griffet.*)
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes;
Et si, par votre appui, j'y pouvois avoir part.
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite & la vertu requise;
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux, & des veilles stériles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort;
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent,
Et c'est n'en point avoir, que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?
Toute charge payée, y voyez vous du bon ?
Parlez en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie,
Avec sa conscience il se réconcilie:
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez, & que le Roi me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit, & de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton, vous en serez content.
Votre peine pour moi ne sera point perdue,
Je sais trop quelle offrande à cette grace est dûe;
Quoique vous ordonniez, tout me semblera bon.

ESOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere;
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ESOPE.

Vous en avez regret ? & moi j'en fuis ravi.
Pour familiere, non; je vous en justifie.
Dites-moi feulement ce qu'elle fignifie !

M. GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ESOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'eft un certain appas. ——
Un profit clandeftin. — Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-deffus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'eft peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux.

M. GRIFFET.

C'eft par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton, je doute qu'il la faffe.
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'eft le tour du bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelques gages qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'eft point de coupable, un peu riche & puiffant,
Dont le tour du bâton ne faffe un innocent;
Point de femme qui joue, & s'en faffe une affaire,
Que le tour du bâton ne difpofe à pis faire:
Miniftres de Thémis, & Prêtres d'Apollon,
Ne font quoi que ce foit fans le tour du bâton;
Et tel paroît du Roi le ferviteur fidèle,
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zèle:
Vous êtes dans un pofte à le favoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en favois rien.
Je vois par ces effets, & ces métamorphofes,
Que le tour du bâton eft propre à bien des chofes;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaifir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'eft plus néceffaire au commerce des hommes;
Et pour ne point fortir de la ferme où nous fommes,
Lorfque l'on offre au Roi la fomme qu'il lui faut,
On ne biaife point, & l'on parle tout haut,
Cent millions dit-on: plus ou moins, il n'importe.

On

On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour nôtre Patron une somme devant.
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes maisons,
Qui n'ait le même usage & les mêmes raisons :
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître;
On prend un ton plus bas pour le revenant bon;
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton;
Son étymologie est sensible, & palpable.

ESOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens.

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple, il faut être plus dur.

ESOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public tout pur,
Vous avez l'appétit toujours bon ?

M. GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans, & des petits enfans?

M. GRIFFET.

Aucun. Je suis garçon. Le Ciel m'a fait la grace,
De même qu'au Phénix d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu :
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ESOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans ?

M. GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peste soit du vieux fou!
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur!

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes;
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes,
Directeur, Reviseur, Caissier, & *cætera*,
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Etre Fermier.

ESOPE.

Hé quoi! n'avez-vous rien à faire;
Et de plus sérieux & de plus nécessaire?
La mort, toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le Bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera,
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà*!
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle est longue; aurez-vous le loisir. ——

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour jusques dans les Enfers,
Voulut voir des Damnés les supplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,

Sans tirer à conséquence,
Conduisit l'homme par-tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons;
Hommes, femmes, filles, garçons;
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
Des gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune,
Qui par le calcul des Enfers,
Des trois quarts & demi faisoient toujours une aune!
Combien de Merciers du Palais
Tourmentés d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes?
Que de Coëffeuses en lieu chaud,
Pour avoir au tems où nous sommes
Coëffé les femmes aussi haut,
Que les femmes coëffent les hommes!
Que de Cabaretiers, Caffetiers & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente,
Au rang des Empoisonneurs?
Combien de Financiers & de Teneurs de Banque,
Voulant compter le temps qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela?
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir austere,
D'une dette de jeu s'acquittoient sur le champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'Ouvrier, ni le Marchand?
Combien de Magistrats, l'un bourru, l'autre avare;
Que jamais la main vide on n'osoit approcher,
Voyant que de leur temps la Justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher?
Combien d'Avocats célébres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténebres
Leurs malheureuses clartés?
Si je voulois nommer les fragiles Notaires,
Les dangereux Greffiers, les subtils Procureurs;
Les avides Secrétaires
Des nonchalans rapporteurs,
Et certains curieux galopeurs d'Inventaires;
Qui séduisent l'Huissier pour tromper les Mineurs

Si je voulois parler de tant de Commissaires,
Qui font, comme il leur plait, avec raison ou tort:
Des Médecines sanguinaires
Et précurseures de la mort;
Enfin, si je faisois une liste fidele
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une Kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous Le jeune Diable & l'homme,
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux gratis,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
Qui sont ceux-là, dit l'homme, & quel soin les agite?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite.
» Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement,
» Dit le jeune habitant du pays des ténebres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'Oraisons funebres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans:
» Et vous avez eu tout ce tems
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure!
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient & vous prend;
» Après un terme si grand,
» Est-il étonnant qu'on meure?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vétille, un rien occupoit votre esprit;
» Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente:
» Et vous faisiez quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez, pour jamais, misérable,
» Pleurez d'un temps si cher l'usage si fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal?
Examinons un peu, vous & moi, quel usage
Vous avez fait du temps, pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours;
Et de ces jours usés, pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au tombeau, vous entrez dans la Ferme!
Et pourquoi, pour du bien, vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin?
Pour vous ouvrir les yeux, j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu Quoique ma fable ait su vous faire rire;
Faites réflexion, en homme prévoyant,
Que c'est la vérité que je dis en riant.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence;
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahit! lui qui me sert si bien!
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle;
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison;
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui, moi!
Que je sois insensible à ce que je lui dois?
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un Roi soit capable)
Soit l'injuste salaire & du zèle & des soins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins!
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai dû, comme sujet, & fidèle & sincère,
Vous avertir qu'Esope, avec son air austère,
Qui semble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une cassette en secret un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries;
Quel argent il posséde, ou quelles pierreries;
Mais à parler sans haine & sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur; il supprime le reste:
Dans la place d'Esope on n'est pas si modeste,
Quand on peut ce qu'on veut; on étend loin ses droits;

C'est peu d'un million, il en a plus de trois.
L'ambition, Seigneur, n'a guere de limites.

CRÉSUS

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors;
Mais Esope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur; & par avance
Je soutiens. ——

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect envain l'on me prévient;
Je l'ai fait avertir, & le voici qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se dévelóppe.
Laissez-moi lui parler: je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRÉSUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Esope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu! Dis?

ESOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible.
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper, & vous tromper après:
Mais d'aucune action je ne me sers capable,
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ESOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiete.
Moi, des secrets pour vous!

CRÉSUS.

Et dans une cassette;

Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas ?

ESOPE.

Eh ! bons Dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin, & que j'en sois la cause ?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je ? & que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu, que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Hé, n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? Interdit & contraint,
Le refus qu'il vous fait, montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas :
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte ; & tu ne répons rien !

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sachiez bien ?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interpréte :
L'innocence est timide, & non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

» D'Où vient, dit un jour la Trompette,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le répete,
» Et que pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort ?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde,
» Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner.
Echo, de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner :
» A tort mon silence t'étonne ;
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons ;
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons

» Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
» Aux suprêmes Divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent ;
» Et quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent.

CRÉSUS.

Parle. Je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une Fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris.
Pendant qu'à vos sujets il débite des Fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir !

ESOPE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, il la faut faire ouvrir.
Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénument qu'il m'eût été bien doux,
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire ;
Détourner les moyens de sa conviction,
Et peut-être en bijoux sauver un million.
Il peut, en un moment, faire tout disparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner, je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le Roi,
Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême ;
Qu'il la fasse apporter, & qu'il l'ouvre lui même.
Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici,
La clef du cabinet est celle que voici :
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRESUS.

Holà !

(*Il parle bas aux Gardes.*)

Observez bien mon ordre, & ne touchez que là ;
Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte !
La parole des Rois jamais ne se retracte.

CRESUS.

Quand il en sera tems, je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien;
Et pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre;
Vous, Calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'il m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puissance au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoitre.
Es-tu riche?

ESOPE.

Moi, riche? Eh! demandai-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci;
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protége,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe, après s'être éveillé.
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux,
Va lui fermer la bouche, & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

Les Gardes qui reviennent.

CRESUS.

C'Est ton trésor. Esope, avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure, un sincere détail;
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude, & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence:
Et je ne puis Seigneur, en être mieux vengé,
Qu'en les rendant témoins de tout le bien que j'ai;
Tout ce que je dirois leur sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Hé bien, puisqu'on m'y force, il y faut consentir.

Ouvrons. Ciel! quel spectacle est-ici que l'on m'offre!
Gardes?

UN GARDE.

Seigneur.

CRESUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

On n'y trouve que l'habit d'Esope, quand il étoit Esclave.

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher!

ESOPE.

Oui, Seigneur, vous voyez ce que j'ai de plus cher;
C'est l'habit que j'avois, quand par un sort propice,
Il vous plut me choisir pour vous rendre service;
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, & non la vanité;
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à Votre Majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule & Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'il se donne, & quelque bien qu'il fasse,
Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en place!
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haissoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite;
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, jaloux, méprisant ni flatteur!

CRESUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pour qui cet habit, & qu'en voulois tu faire!
Quel bisarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ESOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être;
De ma foible raison je n'étois pas le maître,
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor: quelque peu qu'il me coûte;
Je ne m'en dédis pas, c'est un trésor sans doute,
Puisque, lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.

Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose;
Sachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont!

CRESUS, *à Tirrene.*

Hé bien, mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole?
Je vous pardonnerois un effort plus puissant,
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur, je suis trop irrité.
Esope plus tranquille, aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne;
A son ressentiment le mien vous abandonne;
Il ne peut, quoiqu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.

[*aux Gardes.*]

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte,
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable à propos eût été nécessaire.
Je vous ai cru. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRENE.

Eh! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire?
Et plus vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbattus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie:
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse?

ESOPE.

Il est vrai, j'oubliois de vous en rendre grace:
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un crime à punir, que de ſervir ſon Roi ?
Ayant ſu qu'un tréſor, que l'on diſoit immenſe,
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puiſſance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,
En fideles Sujets, le lui faire ſavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce ſont des impoſtures;
Au milieu des tréſors, vous avez les mains pûres.
Puiſſe un ſi digne exemple être un jour, à l'envi,
Par tous, vos ſucceſſeurs exactement ſuivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puiſſiez vous plaindre;
Celui qui nous menace eſt beaucoup plus à craindre.
Par une loi ſévere entre Créſus & nous,
Nous ne poſſédons rien qui ne doive être à vous;
Mais c'eſt un foible appas pour une ame ſi haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'eſt plus grand, ce n'eſt pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne eſt d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

PAr un Homme en courroux la Puce un jour ſurpriſe,
Touchant, pour ainſi dire, à ſon moment fatal,
Lui demanda ſa grace, & d'une voix ſoumiſe,
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.
» Ta morſure, il eſt vrai me ſemble un foible outrage;
» Dit l'Homme; cependant n'eſpere aucun pardon:
» Tu m'as fait peu de mal; mais j'en fais la raiſon,
» C'eſt que tu ne pouvois m'en faire davantage.
Si j'euſſe été coupable, & que j'euſſe eu du bien,
Eſt-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre inſulte une peine auſſi grande,
Et mon honneur. ——

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE,

UN GARDE.

RODope eſt là qui vous demande.
Nous n'avons ſans votre ordre oſé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel ſujet peut ici l'attirer.

Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ESOPE, TIRRÉNE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA mere attend votre ordre, & je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous;
Il est tard.

ESOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux;
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage!
Trasibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous, loin de la nôtre;
Ma faveur les irrite aussi-bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux;
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course,
Et pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRÉSUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

HE bien, Esope, à quoi le as-tu condamnés?
Dans mes premiers trasports me trouvant trop à craindre;
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé;

Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance ;
Et que de ma rigueur bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer, moi! qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même?
Je suis, en ta faveur, prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, & la vengeance est douce.

CRESUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi, tu le peux, tu le dois, je l'ordonne.

ESOPE

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussai-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur à le reprendre;
Si votre ordre contr'eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie:
Un Ministre honnête homme, & qui fait son devoir,
Est lui-même accordé sous un si grand pouvoir!
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche, il n'a ni paix, ni treve;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRESUS.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent?
Etre de qualité sans du bien ; c'est un sort,
Pour peu qu'on ait du cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable;
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi, préférable à leur bien,

De pouvoir me venger, & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, Seigneur : quoi qu'on puisse ordonner;
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus pure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Esope, étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui Seigneur, de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ESOPE.

Non. Laissez-moi, Seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire.
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un Roi doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRESUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité,
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne;
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel Sujet fut jamais plus utile à son Roi!
[*à Arsinoé.*]
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zèle me donne,
De vous sacrifier Argie & sa Couronne :
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens,
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope, à qui je dois cet important service,
Faites que sa fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Hé, quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire,
Comme à toute ma Cour, Rodope a su lui plaire,
Et je veux que demain au même Autel que nous. —

ESOPE.

Nous avons elle & moi trop de respect pour vous;
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace,
Pour oser accepter une pareille grace.

Ce feroit un orgueil inexcufable à moi,
De joindre mon Hymen à celui de mon Roi :
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope. —

SCENE DERNIERE.

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le Peuple ému demande à voir Efope.
On repand dans Sardés des bruits confus & fourds,
Que pour fa récompenfe on attente à fes jours.

CRÉSUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laiffe le maître :
Mais pour moi, c'eft un terme affez long que demain.

ESOPE.

Uniffez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puiffiez-vous tout un fiècle, oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux fans ceffe avoir des marques !
Et puiffent vos enfans, aimés & craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'auffi grands Rois que vous

FIN.